

Un nid de fripons : [suite]

Autor(en): **Loudier, Sophronyme**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **20 (1882)**

Heft 52

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-187268>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

« c'est avec bonheur que je viens célébrer avec vous
« l'arrivée à la première charge de la Confédération
« d'un citoyen vaudois, notre ami, M. L. Ruchonnet,
« etc., etc. »

Quand il a fini, les bravos éclatent de toutes parts et l'on entonne le traditionnel : « Qu'il vive, qu'il vive, qu'il vive et soit heureux ! »

La glace est brisée; un deuxième orateur succède au premier; tout en l'écoutant, observons un personnage qui est dévoré de l'envie de se faire entendre, mais qui n'ose pas se présenter lui-même ! Le voyez-vous aller d'un ami à un autre ?

— Dis-donc, Frédéric, il n'a rien dit de telle affaire dans son discours, ne trouves-tu pas que l'on devrait faire ressortir ce point ?

— C'est vrai.

A force d'adresser la même question à divers assistants, il finit par en trouver un qui ajoute :

— Eh bien, ne sais-tu pas dire un mot toi-même ?

— Crois-tu ?... c'est que je n'aime pas me produire.

— Comment donc, quand on cause comme toi !

— Enfin, si tu crois. Et voilà notre homme qui demande la parole :

— « Citoyens, dit-il, à la demande générale de mes amis, je me vois forcé, pour les contenter, de venir vous dire que, etc. »

Et ainsi de suite, les discours alternent avec les chansons, et bientôt tous veulent causer ou chanter à la fois; il n'y a que le premier pas qui coûte.

Mais l'horloge de la salle, qui ne s'est pas arrêtée pour tout ça, murmure à l'oreille droite de notre syndic : « Dis-donc, l'ami, c'est bientôt le moment de rentrer à la maison, sinon, tu sais, la Louise ne sera pas contente. » — Bah ! lui souffle dans l'oreille gauche l'envie de rester, encore un moment, on ne nomme pas tous les jours un citoyen vaudois président de la Confédération ! !

Et le lendemain :

— Tu es joli ! disait la Louise à son homme, tu en as bien de plus, n'est-ce pas, et ton président aussi !... Je te l'avais bien dit, mais tu ne veux jamais m'écouter... Allons, viens boire le café pour te remettre.

V.

L'an 1882.

Delon que vint, à picolon de la miné d'août matin, quand lo saint à Sylvestre arà veri lo folliet de l'armana, tot sarà de : l'an quatre veingt houitantè dou sarà parti po lo vilhio teimps, redjeindrè lo pétairu à bassinet, le demi-pots, la cadenetta et lo catsimo d'Osterva. Lo vouaïque don bintout lavi, cé an qu'a été, coumeint ti le z'autro, bon et crouio, kà se lài a z'u de la guerra et dâi z'inondachons, n'ein z'u 'na boune annâie de fein et de tserfouliet, et âo bêt dâo compto, cein n'a diéro tsandzi dein stu bas mondo.

Ora po cein qu'ein est de la politiqua dâi grands pâyis tandi l'annâie, vaitse lo principat :

Ein *Russie*, cein n'est rein tant bin z'allâ. Lo pourro empereu est tot coumeint se l'étâi à capiâti, kà n'ousè rein tant sailli de dzo, rappoo à cliâo tsaravoutès de nialistes, qu'on l'âo dit dinsé po cein que sont coumeint le nialès dein lo bon fromeint, et qu'ont djurâ que lo faut has. Cé empereu a on

bon gadzo, se vo volliâi, et de bio savâi que lài tint ; mâ à sa pliaice, demandéré mon condzi et mettré on avi su la folhie po mè tsertsi oquie d'autro.

Lo *Moustaphâ* n'est qu'on bracaillon ; kâ tot ein faseint boun' asseimblant âi *Godem*, l'est bin li qu'anixavè Arabi contre leu : et ora qu'Arabi a été prâi coumeint 'na mayeintse dein onna dzéba, lo Surtan vâo pas que sâi de de s'ein ètrè mècliâ. L'est onna route.

L'*Autriche* et l'*Etalie* n'ont pas fé grand pussa sti an. Diont que lo valet à Vito à Manuvet est on crâno zigue que laissè ti les z'Etaliens sè pombliâ de poleinta et de macaroni.

Bismark est adé fermo quie. Sè fâ vilhio, et s'est laissi crêtrè tota sa berbitche. Dein ti le cas, sè faut adé démaufiâ de li, kâ l'est on fin retoo, qu'a lo diablo po recoulâ le bouennès à l'Allemand et po fère tsandzi la jographie. Sarâi-te petêtrè d'accœo avoué Ulysse Guinand ?

La fenna à *Foncet* a bouébâ y'a on part de dzo, de 'na demi-batz, et le z'Espagnolets sè preparont po lo batsi.

Le z'*Anglais* sont adé le mémo. L'ont adé oquie à fotemassi decé, delé ; et portant l'ont prâo à retoodrè per tsi leu. Lài a on certain Parnet, de pé l'Irlande, que l'ont fotu frou dâo Grand Conset on dzo, que le z'eimbetè, kâ voudrâi coumeint cliâo de Lutry, on 23^e canton ; mâ la Vitorine ne vâo pas ein ourè parlâ.

Ein *France*, cein ne va rein tant bin. Tsandzont quasu asse soveint de gouvernement què de tse-mise ; le z'ovrà font dâo grabudzo ; le z'incourâ ne sont pas conteints ; cliâo de pé Marseille sont ein procès avoué l'Ugénie ; Gambetta s'est estropiâ ein vollieint teri on étiairu ; et na pas s'accordâ po criâ : Vive la république, tsaquie parti ne fâ què ruailâ : à moi l'os.

La *Suisse* n'a rein fé tapdi sti an que de refredounâ : refredon po la loi su le maux de veintro ; refredon po cliâ dâi novés mécaniques à rasâ et autro que sont pas onco einveintâ, et refredon po lo régent fédérau.. Cé refredon âo référandon, l'est on espèce de sabot què les citoyens mettent âo tsai de l'Etat quand cliâo que conduisent vont trâo rudo. S'on ne met què lo sabot, n'ia pas grand mau ; mâ lo diablo l'est quand y'ein a que font einreimblâ ein faseint caludzi lo tsai dein le vilhio roussins iô le ruès s'einfoncent tant qu'âi z'abots. Enfin, po l'an que vint, faut espérâ que l'âodrâ mi ; que le z'accouâti accoulièront pe balameint, et que le patets n'einriyèront qu'avoué la mécanique ; et s'on vâo que l'annâie 83 sâi boune po la Suisse, ne tint qu'à no : n'ein qu'à no bin accordâ.

4

Un nid de fripons.

Il faisait un froid glacial au moment où les voyageurs mirent pied à terre sur le quai de la gare d'arrivée. La lune, dans son dernier quartier, se trouvait cachée par d'épais nuages ; la cloche de l'église appelait au temple les fidèles pour les offices de la nuit.

— Comment, Louis n'est pas là avec ma voiture ? s'écria Madame d'Omerley.

— Nous irons à pied, répondit Gérard ; c'est l'affaire de cinq minutes.

— Votre dépêche ne lui enjoignait donc pas de venir nous attendre ici ?

— Je crains d'avoir omis cette recommandation.

— Décidément, murmura à voix basse Madame d'Omer-

ley, cette équipée touche au ridicule et mon gendre n'est qu'un sot doublé d'un fantasque.

— Alors, nous sommes condamnés à marcher jusqu'au château ? reprit-elle à voix haute.

— Il le faut bien, ajouta tante Clotilde en soupirant.

— En route ! cette course, d'ailleurs, rentre dans mon programme, poursuivit Gérard.

Au lieu de suivre la voie la plus directe, M. de Nolis s'engagea dans un chemin de traverse qui aboutissait à l'extrémité du jardin.

— Où donc nous conduisez-vous ? dit Madame d'Omerley, de plus en plus surexcitée par la contrariété ; vous nous menez directement chez ma sœur ?

— C'est bien là, effectivement, où je vous conduis.

— Chez-moi, à cette heure ? s'écria Mademoiselle de Lhérim toute surprise.

— Oui, pour quelques instants seulement.

La mère de Faustine, ou tout le monde, pour mieux dire, commençait à croire que M. de Nolis perdait la tête.

On arriva chez tante Clotilde : la flamme d'une allumette, frottée contre le mur par Gérard, ayant permis de distinguer tant bien que mal les objets, chacun prit un siège ; l'allumette éteinte, l'obscurité la plus complète régna dans l'appartement.

— Les ténèbres sont-elles aussi comprises dans votre programme ? demanda Madame d'Omerley à son gendre, d'un ton irascible qu'elle ne savait plus contenir.

— Précisément.

— Ah ! tenez, Gérard, vous me forcez à vous le dire : vous devenez insupportable.

— Un sourire effleura les lèvres du mari de Faustine.

— Que voulez-vous, chère mère, reprit-il avec bonhomie, l'homme n'est pas parfait !

— Devons-nous encore, par surcroît, passer la nuit sur ces fauteuils ?

— Non ; votre supplice va cesser dans quelques minutes, quand sonnera minuit.

— Que va-t-il advenir alors ?

— Vous saurez si vous avez la perle des domestiques ou de vulgaires larrons.

Maintenant, poursuivit Gérard, je réclame de vous le silence le plus absolu et le moins de bruit possible ; voyez, écoutez, mais laissez-moi agir seul.

— Vous nous faites trembler, en vérité.

— Nous rirons demain, il y aura donc compensation.

Minuit sonna.

M. de Nolis se leva, gagna le fond du jardin, et, suivi des siens, arriva jusque sous les murs du château. — Ouvrant discrètement une porte de sortie qui donnait dans la cave, il descendit les marches avec précaution et respirant à peine ; tout le monde étant entré, il referma celle-ci. — Prenant, pour la guider, la main de sa belle-mère, il la gravit avec elle l'escalier qui communiquait à la cuisine ; une porte vitrée laissait pendant le jour pénétrer la lumière du dehors dans cette partie de la maison ; cette nuit-là deux bougies brûlaient sur la table, au milieu d'un amas d'assiettes et de plats aux trois-quarts vides ; dans la salle à manger voisine, on entendait un bruit de voix confus et des éclats de rire interminables.

— Que signifie ce remue-ménage ? demanda à mi-voix la châtelaine de l'Isle-Adam.

— Vous allez voir, répartit Gérard.

Poussant la porte, il entra avec ses suivants dans la cuisine ; puis, s'avancant dans le corridor, il fit signe à ceux qui l'entouraient de jeter un coup-d'œil sur l'ouverture vitrée par laquelle, ordinairement, on passait les plats devant paraître sur la table.

A l'intérieur de la salle, le coup-d'œil méritait de fixer l'attention :

La table, richement servie il y a une heure, laissait voir alors ce désordre qui suit toujours un festin : des bouteilles à moitié vides, des flacons aux trois-quarts remplis de liqueurs, des verres de toute forme et de

toute grandeur, groupés çà et là sans symétrie, la nappe maculée par les écarts d'une main maladroite, tout annonçait que les convives avaient copieusement réveillé.

Ces convives étaient les domestiques du château.

(A suivre.)

Un joli cadeau. — Parmi les innombrables étrennes qui vont se distribuer, les livres entrent pour une large part ; aussi, en ami sincère de notre littérature nationale, venons-nous en recommander un tout particulièrement : c'est le charmant volume que vient d'éditer M. L. Vincent, dans lequel sont réunies sous le titre : *SCÈNES DE LA VIE CHAMPÊTRE*, quatre nouvelles d'un écrivain Gruyérien, mort jeune encore, P. Scioberet. *Le Dernier Servant*, *le Père Samson*, *l'Esprit de Tzuatzô* et *Marie la Tresseuse*, sont des écrits dans lesquels la plume de l'auteur a été des plus heureuse, et où l'attrait du roman et de contes animés d'une teinte mystérieuse, s'allie avec bonheur à la description fidèle et pittoresque des mœurs et des scènes alpestres. — En vente dans toutes les librairies. Prix 3 francs. — Le bureau du *Conteur* se charge d'expédier ce volume en remboursement à ceux de ses abonnés qui lui en feront la demande.

Recettes. — A cette époque de l'année, où dans beaucoup de familles on s'accorde quelques mets de fantaisie, ces deux recettes ne seront point dédaignées de nos lectrices :

Crème sambaglione. — Prenez 10 jaunes d'œufs et 4 verres de vin blanc, 100 grammes de sucre et un peu de cannelle ; mettez le tout dans une casserole sur le feu ardent, et remuez en tournant très vite jusqu'à ce que la mousse ait rempli la casserole. Servez de suite.

Glace à la crème de vanille. — Mettez dans une casserole de cuivre 125 grammes de sucre, une gousse de vanille, 8 jaunes d'œufs, mélangez bien le tout ; ajoutez un litre de bonne crème, placez sur le feu et tournez jusqu'à ce que la crème reste à la cuillère, — sans pourtant laisser bouillir ; — laisser refroidir et faire glacer.

Les engelures. — Voici encore quelques conseils sur la manière de traiter ce mal, qui n'a rien de grave en lui-même, mais qui est très ennuyeux pour beaucoup de gens.

S'il s'agit d'un simple gonflement, accompagné d'une rougeur et d'une démangeaison, il faut badigeonner les parties malades avec de la teinture de benjoin. On peut également traiter les engelures par des émollients : bains d'eau de son ou de guimauve. Si une ulcération s'est produite, il est nécessaire de préserver la peau du contact de l'air. On peut alors faire des pansements avec du cérat opiacé ou avec la préparation suivante :

10 grammes teinture de benjoin ;
10 grammes d'alcoolat de floraventi ;
10 grammes d'extrait de Saturne.

On mélange en agitant fortement et l'on conserve dans un flacon ou un petit pot. Pour s'en servir, on l'emploie comme une pommade, et après avoir laissé sécher sur les mains pendant quelques minutes, on recouvre d'un linge ou l'on met des gants.

Pour les gerçures des mains, le meilleur traitement est d'enduire la peau de cérat ou de cold-cream et de mettre des gants pendant la nuit.

THÉÂTRE. — Dimanche 31 décembre : **Un pied dans le crime**, vaudeville en 3 actes. Les **Dominos roses**, comédie en 3 actes.

Lundi 1^{er} janvier : **Les Boussigneul**, vaudeville en 3 actes, et **Les 37 sous de M. Montandoin**, comédie-vaudeville. — Rideau à 7 ¹/₄ heures dimanche et 8 heures le jour de l'an.

IMPRIMERIE HOWARD GUILLOUD & C^{ie}